

René Descartes (1596-1650)

Immense philosophe français, Descartes est considéré comme le fondateur de la pensée moderne. La révolution qu'il introduit est similaire à celle de Socrate. De même que Socrate met fin aux spéculations des présocratiques par son ironie critique et sceptique, Descartes critique sévèrement toute la philosophie scolastique qui avait tendance à s'empêtrer dans des querelles secondaires et dans des arguments spécieux.

C'est le sens du doute méthodique de Descartes et de son exigence de rigueur. Désormais seules les propositions parfaitement évidentes seront acceptées, comme en mathématiques. Mais comment trouver une telle proposition, puisque tout pourrait être faux, puisque le monde pourrait n'être qu'un rêve ? Mais pour rêver ou se tromper, il faut encore être. La première vérité indubitable de Descartes est donc le cogito : *cogito, ergo sum* : **je pense, donc je suis**.

Cette proposition étant absolument certaine, elle nous donne le critère de la vérité : toute idée aussi évidente devra être acceptée. Ainsi toute notre connaissance reposera sur deux sources : l'intuition, c'est-à-dire la conception claire et immédiate de l'esprit, et la déduction, qui repose sur la mémoire et consiste à passer d'une proposition à une autre. De sorte que la vérité se transmet de proche en proche. C'est comme une chaîne dont nous savons, par analyse successive, que le dernier maillon est relié au premier. Les premiers principes ne peuvent être connus que par intuition, les conséquences éloignées ne peuvent l'être que par déduction²⁴.

Ainsi, tout ce qui est évident doit être tenu pour vrai. Mais comment savoir s'il n'y a pas un malin génie qui me trompe, même dans mes idées les plus simples ? La deuxième vérité qui vient consolider le cogito est la preuve de l'existence de Dieu. Descartes utilise plusieurs arguments : puisque j'ai l'idée d'un être parfait, et que le plus parfait ne peut venir du moins parfait, cet être existe. Autre argument : Dieu étant l'être parfait, il existe, car l'existence est une perfection. L'existence fait partie du concept même de Dieu. Nous avons critiqué ces arguments (cf. Anselme) : ils ne peuvent démontrer l'existence d'un être ayant certaines propriétés données : ou bien ils démontrent une existence, mais on ne sait pas de quoi ; ou bien on parle d'un être déterminé, mais alors on ne peut démontrer son existence. Toutefois, Descartes en déduit que Dieu, étant parfait, n'est pas trompeur (il est *véra*). Donc je peux donner foi à toutes les idées qui me paraissent évidentes.

Ces premières certitudes sont ce que Descartes appelle des « semences de vérité » mises en nous par Dieu. D'elles on peut, en droit, déduire l'ensemble du savoir scientifique : Descartes conçoit la science comme un système déductif, avec seulement une intuition intellectuelle pure en début de chaîne. Dieu est le seul garant de ces premiers principes. Newton opposera à cette conception le schéma hypothético-déductif d'une science qui tire ses principes de l'expérience, par induction, et en infère ensuite (par déduction) des conséquences logiques dont elle vérifie la validité par expérimentation. Pour Descartes au contraire, les sens sont trompeurs et ne délivrent aucune vérité ; nous ne connaissons rien par eux. Il prend l'exemple d'un morceau de cire, dont toutes les qualités sensibles peuvent changer : les sens ne nous apprennent donc rien sur le morceau de cire proprement dit. Même les corps matériels sont donc connus par l'entendement et non par les sens.

Au-delà de cette conception de la connaissance, Descartes insiste sur la *méthode* pour ne pas faire d'erreur dans nos réflexions : il faut séparer les éléments du problème (analyser), s'assurer que l'on n'oublie rien (dénombrer), résoudre chaque problème séparément, et enfin synthétiser le tout.

²⁴ Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, § 3.

Concrètement, la métaphysique de Descartes est un dualisme. Là aussi cette conception est extrêmement célèbre et classique, et a constitué la matrice des réflexions modernes. Selon Descartes, l'homme est constitué par l'union d'un corps et d'une âme. Substance pensante et substance étendue sont reliées et peuvent interagir grâce à une glande particulière située dans le cerveau : la glande spinéale (en réalité cette glande imaginée par Descartes n'existe pas). Ce problème de l'interaction est d'ailleurs le grand problème du dualisme : comment la matière pourrait-elle interagir avec quelque chose d'immatériel ?

En matière morale, Descartes opte pour une *morale provisoire* : puisque nous ignorons encore trop de choses, autant se fier à la coutume locale et la respecter pour régler notre action. Plus profondément, la morale de Descartes est d'inspiration stoïcienne : il faut essayer de changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde²⁵.

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde ; et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesce, et ainsi pour me rendre content.

René Descartes, *Discours de la méthode*, III

Descartes a d'ailleurs écrit un traité sur *les Passions de l'âme* où il définit une passion comme l'action du corps sur l'âme. Il identifie six passions primitives, dont toutes les autres découlent : l'admiration (au sens d'étonnement, sans connotation positive ; comme elle précède la connaissance, elle semble devoir être la première des passions), le désir, la joie, la tristesse, l'amour et la haine. Descartes s'oppose à une certaine tradition en disant que les passions sont toutes bonnes par nature : ce sont des signaux qui nous indiquent ce qui est bon ou mauvais pour nous.

Enfin, on retient de Descartes une certaine confiance en la technique, censée nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature »²⁶ et ainsi contribuer à faire notre bonheur.

Avec Descartes commence l'époque moderne : la science se lance dans l'analyse de la nature, y compris le corps humain qui n'est qu'une machine sophistiquée. Par conséquent la philosophie tend à oublier l'être, la vie humaine telle que nous la vivons, malgré une tradition existentialiste (Saint Augustin, Pascal, Kierkegaard, Heidegger, Sartre, Camus...). Selon Kundera, c'est le roman, qui naît à la même époque (avec Rabelais et Cervantès), qui va investir ce domaine de la connaissance. Au cours de son histoire le roman va explorer successivement les différentes dimensions de l'existence humaine...

Blaise Pascal* (1623-1662)

Cf. fichier sur Pascal.



Baruch Spinoza* (1632-1677)

Dieu, c'est-à-dire la Nature, est la substance unique, que nous connaissons sous deux aspects : l'étendue et la pensée. Tout être est donc à la fois matière et esprit. A chaque chose correspond une idée, un esprit : le spinozisme est un animisme. Mais l'idée de chaque individu est plus ou moins riche selon que l'individu est plus ou moins complexe. Les individus sont imbriqués les uns dans les autres : atome, cellule, organe, organisme, troupeau ou tribu, société, système solaire, univers. L'individu suprême est l'univers, qui est à la fois matériel et spirituel, et dont nous sommes tous une partie.

²⁵ Cf. aussi la *Lettre à Elisabeth* dans la partie sur Epictète.

²⁶ Descartes, *Discours de la méthode*, VI.

Le désir est l'essence de toute chose : toute chose s'efforce de persévérer dans son être. Le degré de puissance de tout être varie au gré des rencontres et des interactions avec les autres corps. Les sentiments (affects) sont les interactions qui font varier notre puissance : si notre puissance s'accroît, nous ressentons une joie ; si elle diminue nous ressentons une tristesse.

Le but de la vie est d'augmenter notre puissance pour ressentir joie, plaisir et bonheur. Cet objectif n'oppose pas les hommes mais devrait au contraire les réunir, car l'union fait la force, et rien n'est plus utile à un homme qu'un autre homme : l'homme est un Dieu pour l'homme.

Le but de l'éthique sera donc d'être toujours mû par des affects de joie plutôt que par des passions tristes (tristesse, haine, peur, etc.) : c'est possible par l'amour de Dieu, c'est-à-dire de la Nature, dont nous faisons tous partie et d'où nous tirons tout notre être et notre puissance. Au niveau politique, il s'agit de faire en sorte que les hommes obéissent aux lois par la raison et non par la peur de la punition (passion triste).

Selon Spinoza, tout est déterminé. L'homme ne se croit libre que parce qu'il ignore les causes qui le déterminent à désirer et à agir. La liberté ne réside pas dans le libre arbitre (une telle liberté n'existe pas) mais dans l'obéissance à la raison.

Cf. le fichier sur Spinoza pour plus de détails.



John Locke (1632-1704)

John Locke est un philosophe empiriste qui se rattache à la tradition empiriste anglaise (dont il est en grande partie l'initiateur). L'idée de l'empirisme, c'est que toute connaissance vient des sens : à l'origine l'âme est une « *table vierge* » sur laquelle viennent s'imprimer les impressions sensibles. Toutes nos idées ne sont que la combinaison de ces sensations. On parle aussi de *sensualisme* pour qualifier cette doctrine, selon laquelle toute connaissance dérive des sensations. Condillac et Hume se rattachent à cette tradition sensualiste et empiriste.

On retient généralement de Locke ses idées libérales en matière politique : entre le contrat social de Hobbes, fondé sur la crainte, la force et la sécurité, et le contrat social purement démocratique de Rousseau, il y a Locke : l'état de nature n'est pas un état de guerre, car nous disposons de la raison qui donne lieu à une *loi* et un *droit naturels* : chacun a le droit à la *vie*, à la *liberté* et à la *propriété*. Locke montre que le droit de propriété est une conséquence logique de la propriété de notre corps et de notre travail qui en découle. Ces principes sont au fondement de la philosophie politique des Lumières, dont les révolutions libérales anglaise, américaine et française sont largement inspirées²⁷. Ainsi Locke peut être considéré comme l'un des fondateurs essentiels du *libéralisme*.

Wilhelm Leibniz (1646-1716)

Leibniz était une sorte de génie universel : il a découvert le calcul différentiel, il a esquissé l'idée d'un langage logique formel susceptible de penser « par lui-même », ancêtre de la logique formelle et de l'ordinateur. Il a aussi élaboré un système métaphysique complexe, le système des « monades », qui fera partie des systèmes métaphysiques quelque peu farfelus qui seront critiquées par les positivistes des siècles suivants.

Georges Berkeley (1685-1753)

Berkeley est le représentant type de l'idéalisme philosophique. Sa thèse est simple : nous ne connaissons que des idées, donc il n'y a que des idées. En effet, quand nous parlons d'un corps, par exemple d'une cerise, tout ce que nous en connaissons est idée (ou sensation) : sa

²⁷ En particulier on retrouve explicitement ces trois droits naturels dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, à l'article 2 : « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. »

dureté, sa couleur, sa forme, etc. Il n'y a rien en dehors de ces idées, donc la cerise n'est rien d'autre qu'une idée. Notre esprit lui-même est une idée. Dieu est encore une idée. Le monde est donc constitué exclusivement d'idées. Ce système est proche du *monisme neutre*, théorie philosophique développée au XX^e siècle qui, partant du « point de vue de la méthode », affirme que les constituants ultimes du monde sont les sensations. Il faut reconnaître qu'il y a du vrai dans ces analyses : nous n'avons accès qu'à des sensations. Mais ces auteurs oublient que nous avons la capacité de *transcender* ces sensations pour imaginer autre chose qui les dépasse, une *chose* que nous posons comme la cause qui explique ces sensations, et qui n'est pas du tout elle-même une sensation. Autrement dit, nous n'avons certes que des idées, mais nous avons *l'idée d'une chose*, d'une matière. Cf. le cours sur la matière et l'esprit.